

J'ai rencontré Benjamin Péret *

Des circonstances de ma mort, je ne sais rien, sinon que je poursuivais l'auto de Pulchérie dans les rues de Rezé... Rien vu, rien senti ; dommage, j'aurais bien aimé connaître la vérité de la mort et vous l'expliquer... Je ne sais pas non plus comment je me suis retrouvé au Paradis... Vous souriez, moi aussi, mais pour d'autres raisons : le Paradis n'est pas ce que vous croyez. En quelques mots, car j'attends Benjamin Péret, imaginez un monde qui n'est que le double et le prolongement du premier. On prend les mêmes et on continue, pour l'éternité - ce que d'aucuns considèrent d'ailleurs comme dramatique car contrairement au purgatoire et à la vie terrestre, le Paradis est sans avenir. Eternelle béatitude, tu parles ! On se croirait ici (je suis au Paradis des écrivains) dans une gigantesque Villa Médicis. Certains s'ennuient, d'autres poursuivent tranquillement leurs œuvres. Ainsi Shakespeare entame-t-il sa 500ième pièce de théâtre et aujourd'hui Hamlet ou le Roi Lear lui semblent aussi lointains que dérisoires. Proust, totalement dépressif, en est à sa cinquième version de La Recherche ; Victor Hugo, lui, s'est reconverti dans le polar. Le courageux Diderot ne sait plus, avec son encyclopédie, où donner de la tête ; Voltaire, lui, a tout abandonné. On dit que le plus heureux de tous, ici, le plus à son aise, est Dante. Il n'en finit pas de réécrire La Divine Comédie. Enfin voici Benjamin Péret, lequel était en train de dormir, de dormir dans les pierres...

**

« Bonjour Benjamin, je suis heureux de vous retrouver. J'ai, vous le devinez, quelques questions à vous poser. J'aimerais savoir quand et comment est né la poésie et quelle est, selon vous, qui lui avez consacré une partie de votre vie terrestre, sa signification originelle ?

- Elle est le véritable souffle de l'homme, la source de toute connaissance et cette connaissance elle-même sous son aspect le plus immaculé. En elle se condense toute vie spirituelle de l'humanité depuis qu'elle a commencé à prendre conscience de sa nature.

La pensée poétique apparaît dès l'aurore de l'humanité, d'abord sous la forme du langage, plus tard sous l'aspect du mythe qui préfigure la science, la philosophie et constitue à la fois le premier état de la poésie et l'axe autour duquel elle continue de tourner à une vitesse indéfiniment accélérée. S'il est

indiscutable que le développement du langage parlé produit automatiquement un besoin de mutuelle communication des hommes, tend à satisfaire une exigence sociale, il n'en est pas moins vrai que les hommes empruntent pour s'exprimer une forme toute poétique dès qu'ils ont réussi, d'une manière purement inconsciente, à organiser leur langage, à l'adapter à leur nécessité les plus pressantes et ont senti toutes les possibilités qu'il recèle. En un mot aussitôt satisfait le besoin primordial auquel il correspond, le langage devient poésie.

- Ce que d'aucuns, réduisant le langage à sa stricte utilité, la communication, voient bien entendu d'un mauvais œil... La poésie a souvent été dépréciée, voire méprisée... Que lui reprochent au juste, selon vous, ses détracteurs ?

- Ses innombrables détracteurs, vrais et faux prêtres, plus hypocrites que les sacerdoxes de toutes les églises, faux témoins de tous les temps, l'accusent d'être un moyen d'évasion, de fuite devant la réalité, comme si elle n'était pas la réalité elle-même, son essence et son exaltation.

Les ennemis de la poésie ont eu de tout temps l'obsession de la soumettre à leurs fins immédiates, de l'écraser sous leur dieu, ou, maintenant de l'enchaîner au banc de la nouvelle divinité brune ou « rouge » - le rouge-brun du sang séché – plus sanglante encore que l'ancienne. Pour eux la vie et la culture se résument en utile et inutile, étant sous-entendu que l'utile prend la forme d'une pioche maniée à leur bénéfice. Pour eux, la poésie n'est que le luxe du riche, aristocrate ou banquier, et si elle veut se rendre « utile » à la masse, elle doit se résigner au sort des arts appliqués, décoratifs, ménagers, etc.

- Quel est, s'il en a un, le véritable rôle du poète ?

- Le poète n'a pas à entretenir chez autrui une illusoire espérance humaine ou céleste, ni à désarmer les esprits en leur insufflant une confiance sans limite en un père ou un chef contre qui toute critique devient sacrilège. Tout au contraire, c'est à lui de prononcer les paroles toujours sacrilèges et les blasphèmes permanents. Inventeur pour qui la découverte n'est que le moyen d'atteindre une nouvelle découverte. Il doit combattre sans relâche les dieux paralysants acharnés à maintenir l'homme dans sa servitude à l'égard des puissances sociales et de la divinité qui se complètent mutuellement.

- Autrement dit, le poète, selon vous, doit être révolutionnaire ?

- Le poète – je ne parle pas des amuseurs de toutes sortes – ne peut plus être reconnu comme tel s’il ne s’oppose par un non conformisme total au monde où il vit. Il sera donc révolutionnaire, mais non de ceux qui s’opposent au tyran d’aujourd’hui, néfaste à leurs yeux parce qu’il dessert leurs intérêts, pour vanter l’excellence de l’opresseur de demain dont ils se sont déjà constitués les serviteurs. Non, le poète lutte contre toute oppression : celle de l’homme par l’homme d’abord et l’oppression de sa pensée par les dogmes religieux, philosophiques et sociaux. Il combat pour que l’homme atteigne une connaissance à jamais perfectible de lui-même et de l’univers. Il ne s’ensuit pas qu’il désire mettre la poésie au service d’une action poétique, même révolutionnaire. Mais sa qualité de poète en fait un révolutionnaire qui doit combattre sur tous les terrains : celui de la poésie par les moyens propres à celle-ci et sur le terrain de l’action sociale sans jamais confondre les deux champs d’action sous peine de rétablir la confusion qu’il s’agit de dissiper et, par suite, de cesser d’être poète, c’est-à-dire révolutionnaire.

- Ce que vous dites là, et j’aimerais m’y arrêter, me semble très important. Cette liaison entre art et politique est en effet une question dont les artistes et les intellectuels, surtout au vingtième siècle, ont eu du mal à se délier. Nombreux furent ceux qui, ne se satisfaisant pas du pouvoir intrinsèque des formes qu’ils inventaient, se sont liés au politique...

- le poète se dresse contre tous, y compris les révolutionnaires qui, se plaçant sur le terrain de la seule politique arbitrairement isolée par là de l’ensemble du mouvement culturel, préconisent la soumission de la poésie à l’accomplissement de la révolution sociale. Il n’est pas un poète, pas un artiste conscient de sa place dans la société qui n’estime que cette révolution indispensable et urgente commande l’avenir. Cependant vouloir soumettre dictatorialement la poésie et toute la culture au mouvement politique me paraît aussi réactionnaire que de vouloir s’en écarter. Si dans le camp réactionnaire, on cherche à faire de la poésie un équivalent laïque de la prière religieuse, du côté révolutionnaire on n’a que trop tendance à la confondre avec la publicité.

- *C'est ainsi que vous avez comparé les auteurs de cette brochure : L'honneur des poètes, publiée clandestinement à Paris pendant l'occupation nazie, à de simples agents de publicité ?*

- En réalité, tous les auteurs de cette brochure partent sans l'avouer d'une erreur de Guillaume Apollinaire et l'aggravent encore. Apollinaire avait voulu considéré la guerre comme un sujet poétique. Mais si la guerre, en tant que combat et dégagé de tout esprit nationaliste, peut à la rigueur demeurer un sujet poétique, il n'en est pas de même d'un mot d'ordre nationaliste, la nation en question fût-elle, comme la France, sauvagement opprimée par les nazis. L'expulsion de l'opresseur et la propagande en ce sens sont du ressort de l'action politique, sociale ou militaire, selon qu'on envisage cette expulsion d'une manière ou d'une autre. En tout cas, la poésie n'a pas à intervenir dans le débat autrement que par son action propre, par sa signification culturelle même, quitte aux poètes à participer en tant que révolutionnaires à la déroute de l'adversaire nazi par des méthodes révolutionnaires, sans jamais oublier que cette oppression correspondait au vœu, avoué ou non, de tous les ennemis – nationaux d'abord, étrangers ensuite- de la poésie comprise comme libération totale de l'esprit humain car, pour paraphraser Marx, la poésie n'a pas de patrie puisqu'elle est de tous les temps et de tous les lieux.

- *Comme l'amour... Justement, Si nous en parlions un peu de l'amour, cet « axe de la vie humaine » comme vous l'avez écrit, et qui, entre parenthèses, traverse toute votre œuvre. Il est une forme du lien amoureux qui vous a particulièrement intéressé, vous l'avez nommé l'amour sublime. Quel est-il ?*

- Il implique le plus haut degré d'élévation, le point-limite où s'opère la conjonction de toutes les sublimations, quelque voie qu'elles aient empruntée, le lieu géométrique où viennent se fondre en un diamant inaltérable, l'esprit, la chair et le cœur. Certes, il advient que ce diamant soit tout ténèbres et qu'un appel de mort en émane, mais il n'en brûle pas moins d'une flamme aussi pure. Que ce soit chez Héloïse, le duc de Nemours, Ambrosio ou Baudelaire, l'amour sublime apparaît comme un sentiment qui comble toute la vie du sujet reconnaissant dans l'être aimé l'unique source de bonheur. L'objet d'amour est devenu aussi essentiel au cœur que l'air à la vie physique. Rien de semblable dans les autres formes du lien amoureux...

- *Qu'advient-il du désir et de la sexualité dans l'amour sublime ?*

- Tandis qu'en dehors de l'amour sublime l'être humain – l'homme surtout – ne s'abandonne guère au désir que dans la mesure où il le ramène à son état le plus primitif, dans l'amour sublime les être saisis par son vertige n'aspirent qu'à se laisser porter le plus loin possible de cet état. Le désir, tout en demeurant lié à la sexualité, se voit alors transfiguré.

- *Je ne suis pas certain de bien vous comprendre...*

- L'amour sublime implique la plus complète liberté sexuelle. Sans elle, les possibilités de choix demeurent dérisoires. Elle trouve ainsi sa justification dans le but qu'elle permet d'atteindre. Tel n'est pas le cas aujourd'hui, la liberté sexuelle restant dissociée de l'amour. Au lieu de multiplier les possibilités d'élection, elle a abouti à la formation d'un terrain de non-choix qui présente un nouvel obstacle au triomphe de l'amour sublime. Le rempart des préjugés sexuels a été franchi, mais il dissimulait une fondrière, jadis insoupçonnable, dans laquelle les êtres risquent de s'enliser. Au lieu de l'ascension à laquelle invite l'amour sublime, la licence sexuelle sans horizon ne peut que diminuer l'être humain tout autant que les tabous les plus stricts ; mais tandis que ceux-ci ont parfois le pouvoir de tendre les ressorts humains, celle-là ne peut que les user et risque en outre de préparer l'avènement d'une nouvelle époque de contrainte sexuelle. L'histoire en offre des exemples.

- *Etes-vous en train de me dire que vous êtes contre la liberté sexuelle ?*

- Loin de moi d'opposer la moindre barrière à cette liberté sexuelle nouvellement acquise, puisque l'épanouissement de l'amour sublime n'est concevable que dans une société délivrée de toute entrave. Il n'en reste pas moins que cette concession a été consentie par un monde hostile à l'amour et à toute liberté réelle, parce qu'elle ne menace ni sa structure ni ses idéaux et détourne un instant les hommes de conquêtes plus substantielles.

- *Pensez-vous que beaucoup d'hommes peuvent accéder à l'amour sublime ?*

- Nul ne peut prétendre à l'amour sublime si chacune des facettes de son désir n'a commencé par s'y colorer des teintes les plus vives. Le filtre qui sépare ensuite ces couleurs et permet de découvrir l'élus dans la multitude ne peut être que la poésie, lieu géométrique de l'amour et de la révolte.

- *A vous écouter, seuls les poètes, donc, peuvent accéder à l'amour sublime ?*

- Oui, sans aucun doute, à condition qu'on ait en vue non l'auteur, mais un être susceptible de reconnaître la poésie sous les masques les moins révélateurs. A mes yeux, détient une parcelle de poésie, tout être capable d'évoquer spontanément les sentiers d'une forêt verdoyante devant un feu de bois et de voir dans la vie quotidienne un outil négligeable s'il n'est pas au service d'une existence visant à l'élévation de l'homme. N'est donc pas étranger à la poésie celui qui, même placé à ras de terre, découvre à toute chose son aspect céleste, en opposition à celui qui, de la femme, ne retient que le sexe et du feu de bois son prix de revient. Autant dire que peu d'êtres sont privés de ce coin de ciel pur aspirant à occuper tout le champ sensible.

*Je voulais lui poser une autre question mais il préféra clore ici notre entretien, très désireux de vite retourner dormir, dormir dans les pierres...**

* Tous les propos ici recueillis sont extraits des œuvres suivantes :

. Anthologie de l'Amour sublime

. Le déshonneur des poètes

. Anthologie des mythes, légendes et contes populaires d'Amérique, Introduction.

Pierrick Hamelin (auteur de sept livres publiés au Petit Véhicule, notamment *Pas de Deux*. A récemment publié aux Editions Les Perséides deux essais : *Monologue de la Passion amoureuse* et *C'était donc ça, vieillir...*)

Extrait de la revue Signes n°19, entièrement consacrée à Benjamin Péret.